

Du désalignement des axes *Hamlet est mort. Gravité zéro*

Emilie Jobin

Number 147 (2), 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69469ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jobin, E. (2013). Review of [Du désalignement des axes / *Hamlet est mort. Gravité zéro*]. *Jeu*, (147), 21–23.

Hamlet est mort. Gravité zéro

TEXTE EWALD PALMETSHOFER / TRADUCTION LAURENT MULHEISEN / ADAPTATION ÉRIC NOËL
MISE EN SCÈNE GAÉTAN PARÉ, ASSISTÉ DE CAMILLE GASCON / SCÉNOGRAPHIE MORGAN GUICQUERO
COSTUMES LINDA BRUNELLE / ÉCLAIRAGES MARIE-AUBE SAINT-AMANT DUPLESSIS
AVEC DANY BOUDREAU, SOPHIE CADIEUX, NORMAND DAOUST, SÉBASTIEN DODGE,
ÈVE LANDRY ET MONIQUE SPAZIANI.
PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA PACOTILLE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE AUX ÉCURIES
DU 16 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE 2012.

EMILIE JOBIN

DU DÉSALIGNEMENT DES AXES

C'est grâce au Théâtre de la Pacotille que l'Autrichien Ewald Palmetshofer, étoile montante de la dramaturgie de langue allemande, fait son entrée sur les scènes québécoises. *Hamlet est mort. Gravité zéro* tombe tout à fait dans les cordes de cette compagnie qui s'intéresse à la condition humaine dans ce qu'elle a de tragique. Palmetshofer y dépeint un univers sombre où évoluent Dani et Mani, une sœur et un frère qui reviennent chez leurs parents pour fêter le 95^e anniversaire de leur grand-mère. Par un funeste coup du hasard, cette célébration a lieu le jour même où est enterré Hannès, un ami décédé de façon brutale. C'est à l'enterrement de celui-ci que Dani et Mani rencontrent Oli et Gabi, qu'ils n'ont pas revus depuis des années, maintenant mariés et sur le point d'avoir un enfant. Derrière la factice joie du quatuor à se retrouver se cachent les jugements et remises en question que fait naître cette réunion.

L'impossibilité des personnages à changer le cours de leur misérable destinée occupe une place prépondérante dans le texte de Palmetshofer. Ainsi, ils expliquent leur existence médiocre par le désalignement des axes, convaincus qu'ils n'ont aucune prise sur leur propre vie. Suivant cette logique, même les moments heureux vécus par Oli et Gabi ne sont

attribuables qu'à la fatalité, façon pour eux de se désengager vis-à-vis leur choix de former un couple. Ils répètent inlassablement qu'il est impossible de l'éviter « quand l'amour te tombe dessus ». À l'opposé, puisqu'ils n'ont « juste pas assez de gravité », Dani et Mani sont persuadés que l'amour ne pourra survenir, ne faisant eux non plus aucunement confiance à leur libre arbitre.

Dans cette morose existence, on balaie le célèbre dilemme de Hamlet, *ne pas être* devenant la seule option. Sans aucun guide, puisque dans cet univers Dieu est mort, les personnages évoluent avec au-dessus de leur tête une machine qui a remplacé Dieu dans le ciel, probablement celle-là même qui organise la vie selon des axes bien précis. Ironiquement, dans ce modèle déterministe, une des dernières choses sur lesquelles certains personnages semblent avoir une emprise, c'est la vie des autres. Tuer est très facile dans l'univers de Palmetshofer.

Fidèle aux thèmes qu'il aborde, le texte truffé de répétitions, de répliques reprises en boucle et de retours en arrière contribue à former ce territoire confus où les personnages, loin d'avancer, piétinent. Et même quand on semble s'en

être sorti, comme Oli et Gabi, on est tourné vers le passé et les vieux souvenirs, comme en témoigne, à la toute fin de la pièce, le ressassement de cette vieille histoire de Dani et Mani sur la machine qui a remplacé Dieu dans le ciel. La rencontre n'a pas vraiment eu lieu entre les quatre personnages, et le souvenir de Dani et Mani dans un passé lointain semble plus doux pour Oli et Gabi que l'a été leur présence lors de ces retrouvailles imprévues. Un autre leitmotiv qui revient souvent dans le spectacle, « les vieux fêtent leur anniversaire pis les jeunes on les enterre », devient la façon pour la mère d'exprimer son dégoût envers cette aïeule qui ne meurt pas et lui gâche l'existence. En plus de ces nombreuses répétitions, le texte contient des phrases hachurées, à l'image de la mort qui fauche les jeunes en plein milieu de la vie.

La version québécoise très efficace de ce texte est livrée par Éric Noël. Les nombreux québécoïsmes qui y figurent, pensons simplement aux occurrences des mots « mardo » et « crise », tissent un texte cru, comme le regard que posent les personnages sur cette vie qui ne laisse pas de chance. À la fois lucides et désespérés, ils ne se gênent pas pour donner les pires qualificatifs à cette existence qui ne leur fait pas de cadeaux et de laquelle ils semblent prisonniers.

Le non-lieu où se déroule l'histoire devient pour le metteur en scène Gaétan Paré une salle d'attente aseptisée aux chaises blanches disposées symétriquement, au plancher luisant sur lequel sont disposées quelques plantes vertes. En prenant ce parti, Paré met l'accent sur l'inertie des personnages puisque leur principale action consiste à attendre. Les comédiens occupent constamment cet espace impersonnel et esthétisant, observent et écoutent les autres, prêts à intervenir pour couper la parole à un personnage quand ils sont en désaccord avec sa version de l'histoire. Lorsque l'un s'adresse directement au public, ce que fera tour à tour chacun des protagonistes, il le fait sur un podium circulaire éclairé et se sert d'un micro. Ceci, en plus de souligner que ces individus sont conscients d'être en représentation, confère une certaine autorité et crée un sentiment de proximité avec le public. Chaque personnage ne

semble avoir qu'une préoccupation : bien raconter l'histoire, c'est-à-dire selon son point de vue, pour être certain que ses justifications face à son inertie sont comprises. Dans l'ensemble de sa mise en scène, Gaétan Paré choisit de laisser une grande place au texte, en limitant les déplacements et les effets, le tout dans un espace épuré. Mais puisque ce texte est un objet étrange et complexe, il demeure ainsi un bloc parfois impénétrable. Les déplacements proposés par le metteur en scène ne sont pas toujours judicieux, tels ces moments où subitement tous les acteurs s'affaissent sur



le sol, sorte de mouvement à la signification ambiguë qui confond le spectateur au lieu de l'éclairer. La porte blanche en fond de scène qui ne s'ouvre jamais laisse certes place à plusieurs interprétations (manque d'issue, confinement, impossibilité de s'en sortir), mais puisqu'elle n'est jamais mise en valeur, ni dans le jeu, ni dans les éclairages, elle passe presque inaperçue. Et cette fameuse machine qui prend maintenant place dans le ciel à la place de Dieu, dont on parle souvent dans le texte, à la toute fin de la pièce, produit... de la neige. Comme pour nettoyer l'irréparable ? Apaiser la colère

des personnages ? Trop de questions sont ainsi laissées en suspens, accentuant parfois l'opacité du spectacle.

Pour défendre ce texte difficile, le metteur en scène mise sur d'excellents acteurs : Sébastien Dodge et Ève Landry brillent en frère et sœur désabusés de la vie, tout comme Monique Spaziani en mère au bord de la crise de nerfs qui « prépare le crisse de rôti de marde » et invective son mari, Normand Daoust, efficace dans un rôle plus effacé. Sophie Cadieux occupe un territoire qu'elle maîtrise bien en jouant l'amie faussement heureuse de vivre des retrouvailles et Dany Boudreault confère une authenticité à ce Oli sans envergure qui complète le couple atypique.

Le Théâtre de la Pacotille fait preuve d'audace en portant ce texte fort et exigeant à la scène, et il a le mérite de rassembler une équipe solide pour soutenir ce spectacle. Des choix plus tranchés à la mise en scène auraient sans doute mieux servi cet objet rugueux de Ewald Palmetshofer, permettant ainsi d'explorer davantage les nombreuses strates du texte. Quelques légers désalignements des axes pour une première rencontre avec cet auteur somme toute réussie. ■



Hamlet est mort. Gravité zéro
de Ewald Palmetshofer,
mis en scène par Gaétan Paré.
Spectacle du Théâtre de la Pacotille,
présenté Aux Écuries à l'automne 2012.
Sur la photo : Sébastien Dodge,
Ève Landry, Normand Daoust,
Sophie Cadieux, Monique Spaziani
et Dany Boudreault.
© Marie-Claude Hamel.